

TA Relation T_{Ue},
eFFeCt_if

Pascal Demazan

TA Relation TUe, eFFeCtif

D'après une histoire (pas) vraie

LES ÉDITIONS DU NET
126, rue du Landy 93400 St Ouen

Du même auteur

Lacune, Editions Chapitre.com ; 2015

Prêter l'oreille (mystique d'un pervers) Editions Sydney

Laurent ; 2018

Desévangile, Les Éditions du Net ; 2021

*A Flore,
avec tout mon amour.
A Chloé, Léo et Noëlie,
avec mon affection.
A Michel, honteusement travesti ici,
avec mon amitié.*

Après l'amour, il n'y a plus que le sel des larmes

Joël Dicker

La vérité sur l'affaire Harry Quebert

La vie est un jeu de cartes dont le cœur n'est
jamais l'atout

Marcel Achard

Chapitre 1

Il m'eut été agréable de commencer cette histoire par « Il était une fois... ». Mais ici, rien d'un conte de fées. Juste une histoire quelconque pour vous, quidam ; bouleversante, percutante, violente pour moi. Elle commence ce jour.

Certains évènements se produisent sur certaines dates, les rendent encore plus difficiles à supporter que d'autres. Question de cumul, de circonstances voilà. Pourquoi maintenant, juste sur cette période de l'année tant aimée... ? Ces quelques jours de mai où les blés semblent bleus. Pas un bleu franc. Sans le violet de la lavande. Sans la sagesse du bleu pervenche. Très loin du bleu Klein. Plus tendre. Un bleu mâtiné de gris. Pas de vert. Pas encore, ou plutôt, déjà plus.

Ces jours-là, le temps est souvent beau. Le soleil commence à être chaud. Des nuages parsèment le ciel recouvrant provisoirement des parcelles de sol d'une ombre légère, mobile, fluctuante, faisant baisser l'impression de chaleur lorsqu'ils nous rattrapent. Le vent est aussi au rendez-vous, capricieux, acharné ou paresseux. Ici, il se nomme Autan, mais bien d'autres de ses confrères ébouriffants pourront se reconnaître en leur lieu d'exercice.

Être au bord du champ et fermer à moitié les yeux. La cime des épis évoque alors la crête et l'écume de cette petite mer végétale. Des vagues et des courants font perdre les repères. Le bruissement des barbes d'épis qui se frottent les unes aux autres font douter. Ce n'est pas la mer, la vraie, ni son ressac. Plus qu'un murmure. Un bourdonnement un peu aigu. Une cigale qui n'aurait pas mué à l'adolescence.

L'ambiance prête à la rêverie.

Pourtant ça a claqué

Quatre mots, quatre pauvres mots. Quatre mots si violents d'exister.

– Je vais te quitter.

Je les entends. J'en comprends le sens. Mais je m'interroge sur leur rapport avec moi, mon existence. Que viennent-ils faire dans mon quotidien ? Dans notre vie de couple ? Pourquoi me dit-Elle cela ?

Je suis dans l'incapacité d'une réaction, d'une réponse, d'une remarque, d'une protestation. Je n'ai pas fait le lien.

– Je vais te quitter Pierre, tu entends ?

– ...

– Tu entends ?

– J'entends.

– Tu n'as rien à dire ?

C'est étrange, je ne me sens pas concerné. J'assiste à ce qui semble être une scène de rupture. Les mots ne m'atteignent pas. J'observe de loin.

Spectateur, c'est cela, il s'agit d'un film. En aucun cas, acteur.

J'ai appris depuis que cet état-là s'appelle la sidération. Ça me rassure de pouvoir rationaliser, faire mon savant. Cette sidération apparaît aussi chez les victimes d'attentats. Je n'en suis pas si loin. Ma vie est menacée, je me refuse d'y croire. Autant admettre que ma mort est toute proche. Cela n'est pas possible. Je ne peux pas mourir en quelques secondes, par quelques mots. Des mots qu'Elle prononcerait à fortiori. Qu'est ce que tout cela signifie ?

J'en suis là à ce moment précis, comme dédoublée du réel.

Si j'en avais le loisir, je penserais aux romans de Marguerite Duras. Elle sait mettre une vraie densité dans les situations comme celle-ci. Quelques phrases que ses personnages pourraient échanger, des silences et des non-dits aussi. Une atmosphère à couper au couteau. Je me souviens avoir transpiré à en ruisseler en lisant certaines de ses pages. Des mots qui ne veulent rien dire dans leur signifiant qui sont en deçà de leur mission, au-delà de leur signification profonde. Tout passe par les regards, les frôlements, les hésitations, les retenues que l'on perçoit derrière ces quelques lettres alignées, ordonnées, supposées faire sens par elles-mêmes. Et malgré tout, on ne garde que le mot, l'écume de l'échange. C'est un choix politique, obstiné, surréaliste.

Je conserve gravée son image ce jour-là. Elle ressemble trait pour trait à la femme qui m'aimait

hier, les jours derniers, un semestre en arrière et dont je ne connaissais rien des intentions. L'odeur de son parfum varie au gré de ses mouvements, ce parfum que j'ai aimé dès notre rencontre, qui lui va si bien, qui est une part d'Elle. Je sais encore des mois après les habits qu'Elle porte : son chemisier Cacharel que, ironie du sort, je lui ai offert à Noël dernier ; un jean slim mettant en valeur ses longues jambes au bout desquelles il y a des bottines en cuir gris que je n'ai jamais vu auparavant. Elles ne lui font pas un joli pied, je n'ai pas le goût de le lui dire.

– Tu n'as rien à dire ?

Il faut que je trouve quelque chose. Que pourrais-je dire ? Que peut dire un mort ? Je ne trouve rien d'autre hormis

– Pourquoi ?

– Pourquoi !!!?

Elle n'est pas lectrice de Duras. Une avalanche de griefs. Ce que je pense être des griefs. Je n'écoute pas, plus.

Le dédoublement protecteur que j'ai opéré commence à se fissurer. Et comme un chuintement diffus, comme un sifflement pernicieux, terrible : la Douleur. Avec un « D ».

Par la fenêtre, je vois le voisin dans son jardin, occupé qu'il est à planter avec amour et application tomates et aubergines. Je m'étonne que le fracas de cette déclaration ne lui fasse pas lever la tête, ne l'arrête dans sa tâche dérisoire d'investir sur un

avenir qui n'a plus de sens pour moi. Les doubles vitrages ne sont pas un prétexte, il aurait dû les percevoir, ces ondes de choc, ce fracas, cette tempête qui m'emportent, m'anéantissent.

Elle, mon aimée, ma vie, ne s'arrêtera-t-Elle donc jamais ? Sa voix monte ou descend, prosodie de reproches dont je ne comprends pas le sens. Mais de qui parle-t-Elle ? Qui est donc cet ignoble personnage qu'Elle décrit à la nausée ? Est-ce de moi, son amoureux, son époux dont elle vomit ? Où a-t-elle rencontré cet individu que je ne connais point ? La douleur, la douleur de comprendre. Le sens des mots, de la scène.

– Je ne veux plus de toi dans ma vie.

Elle ne m'aime plus. Je suis en train de comprendre.

J'ai dans la bouche le repas de midi qui remonte dans un spasme acide de l'estomac. Je sens mes intestins s'autonomiser et mon ampoule rectale se remplir. Me vider, évacuer. Métaphore cynique de ce qui persiste de mon espoir à cette heure –ci. Je cours aux toilettes.

On n'est pas chez Duras. Les phrases ne font sens que pour Elle. Elles sont le signe d'une situation qu'elle est seule à vivre, à contempler, analyser, ressentir au creux d'Elle.

Je ne vis pas cela.

– Tu es d'accord pour qu'on en parle ensemble aux enfants ?